

Dans une rame de métro

ENTRE

DEUX STATIONS

Nicole MALINCONI

Écrivaine



Je vous parle juste pour vous parler, parce que parler, c'est ne pas mourir. Parler est ce qui me reste.

Mesdames, Messieurs, qui êtes là, assis dans ce compartiment en compagnie de vos téléphones portables et de vos tablettes, qui vous tenez debout, serrés les uns contre les autres, accrochés, regardant loin fixement, plus loin que le point secret où vos yeux sont rivés, je m'adresse à vous comme font ceux qui entrent ici pour dire qu'ils ont faim ou qu'ils sont malades, et quémangent votre attention, votre petit geste, puis se fauillent parmi vous, tendant un chapeau ou un gobelet.

COMME LES AUTRES

Moi, je mange à ma faim ; je ne suis pas malade ; je vous parle juste pour vous parler, parce que parler, c'est ne pas mourir. Je le sais, là, maintenant, devant vous ; je ne sais que cela, avec la même fulgurance que celle qui m'a saisi au moment où j'étais sur le quai en train d'attendre et que la rame arrivait à toute vitesse, et qu'alors quelque chose en moi a lâché comme s'ouvre un gouffre, comme un marais engloutit un corps sans faire de bruit, et que je suis devenu brusquement ce corps retenu par rien, une loque prête à glisser mollement sur les rails.

Mais, quand tous ceux qui attendaient sur le quai ont commencé à se lever de leur siège, à se tourner d'un côté ou de l'autre comme s'ils allaient se mettre en mouvement, qu'ils se sont juste avancés lentement de quelques pas vers le bord, comme ils font chaque jour à l'approche de la rame, et que cette espèce de vague s'est étendue jusqu'à moi et m'a soulevé avec eux sans qu'ils sachent, je suis redevenu un type qui prend le métro comme les autres.

Enfin, non, je ne sais pas ; pourquoi « comme les autres », après tout ? Qu'est-ce que j'en sais, moi, au juste, des autres ? Ici, chacun va et vient, tout à ses affaires ; on se tient sur un quai, gris et tranquille dans son quant-à-soi, puis on suit la cadence générale, on est emporté avec tout le monde et le quai redevient vide en attendant les suivants, et personne pour savoir qui, parmi nous, n'a plus que ça, le mouvement général des autres, à quoi s'accrocher pour échapper à l'engloutissement.

LA FORCE DU RIEN

Des idées, tout ça, pensez-vous peut-être, des choses qui finissent un jour ou l'autre par traverser la tête de tout le monde mais ne s'arrêtent pas, et puis on passe outre, on aurait beau faire. Mais là, sur le quai, ce n'étaient pas des idées qui me prenaient, ce n'était rien, oui, c'est ça, c'était la force de rien qui me saisissait, une force à rebours, une évaporation de tout, une béance sans limite où il ne reste qu'à se laisser couler et que rien ne referme. Hormis, peut-être, momentanément, la légère avancée d'un groupe sur un quai.

C'est pourquoi je vous parle, tout de suite, avant que ça recommence, sans chercher parmi vous de visage connu, parce que parler est ce qui me reste et que c'est vous qui êtes là ; je parle, de peur que la prochaine fois une autre vague anonyme ne surgisse pas, ne suffise pas à me sortir de la béance sans limite, ou que peut-être, plutôt que me laisser glisser sur les rails, je sorte le révolver que j'ai dans ma poche. Alors, je vous parle, plus fort que le vacarme des portes automatiques, que les sonneries stridentes, que les bruits et les voix résonnant dans vos écouteurs ; je vous dis des mots de moi que je n'ai pas préparés et qui me sortent du vide que j'ai au-dedans, pour que vous cessiez de vous pencher sur vos tablettes et vos portables, que vos yeux se risquent hors du point fixe où ils sont rivés, et que vous me disiez quelque chose.

Vite, avant que jaillissent les lumières de la station, que les portes s'ouvrent pour vous laisser courir vers les couloirs et les escalators, tandis que, sur le quai, m'attendront les hommes en blanc que vous aurez appelés sur vos tablettes et vos téléphones portables.

Ainsi parlait l'inconnu, monté à la station République. ■

Les intertitres sont de la rédaction